

SOPHIE POIRIER

Moncoeur

/ Récit

prologue : Je n'ai jamais vraiment sû quoi faire de ça. Ni de l'expérience, ni des textes que j'ai écrit pendant ou après, ni même encore aujourd'hui... Il paraît que ça vous transforme. Au début, j'ai lutté contre cette idée pensant que c'était insupportable de devoir quelque chose à un tel événement (*pareil qu'on décrète qu'il y a toujours du positif dans le négatif : je n'ai jamais trop su quoi faire de cette perspective des apprentissages de nos souffrances...*).

Mais c'est vrai, ça vous modifie un peu aux entourures.

L'envie de le partager se discute. Ça fait un moment que je m'empêche. Un témoignage ? J'ai répondu *bof*, la mine prétentieuse, sous-genre littéraire, impropre à l'édition. Pourtant, quand on m'a annoncé mon sort, j'ai commencé par ça, aller dans les rayons des librairies pour chercher le livre « Moi, opérée à cœur ouvert ». Mais je n'ai pas trouvé.

Je vais donc faire mon monologue. Ici, je peux, c'est fait pour ça. Ceux qui n'aiment pas les histoires vraies, encore moins celles des hôpitaux, évidemment ceux-là peuvent aller lire ailleurs.

Je vais essayer chaque jeudi d'ajouter un épisode. Pourquoi pas ?

Je n'ai pas encore trouvé le titre. Dans mon ordinateur, c'est le dossier **moncoeur**.

Chapitre 1 C'EST QUOI : MONCŒUR ?

avec : aorte, coeur de boeuf, Lunel, éditeur, devenir quelqu'un d'autre ?

J'ai désormais une grande balafre au milieu des nichons, et ça compte, croyez-moi.

Je peux dire cette phrase spectaculaire (*et rassurante puisque je suis vivante*) : « On m'a opérée à cœur ouvert. »

C'est une phrase qui en jette.

Parfois, j'avoue, j'aime bien la balancer, un peu bravache, une sorte de revanchade sur les gens lisses, ou pour mettre de l'action dans une conversation policée ; ça sert aussi à faire des confidences et parler de la peur de mourir avec des personnes que je connais depuis 10 minutes à peine...

Faut bien que ça serve à quelque chose de se faire charcuter pile au centre de son existence, non ?

Les histoires du corps ne préviennent pas. Dans la vie, tentés que nous sommes de prévoir l'avenir, on voudrait des choses, on essaie, on s'organise en vue de. Là, simple, il n'y a rien à faire du tout, ça arrive : ça se détraque.

C'est l'effet d'une bascule, plus ou moins douce, plus ou moins lente, vers un engrenage : quelque chose qui entraîne dans une pente et vous coince d'un côté d'une barrière jusqu'ici regardée de loin, depuis la distance confortable de la bonne santé.

Au quotidien, on oublie qu'il y a déjà eu des tragédies, qu'elles peuvent se répéter, que la fortune peut devenir mauvaise en un rien de seconde. On oublie parce que la vie est large en possibles. Tellement large.

Il nous arrive même de rester prisonnier dans mille situations. Et d'en sortir, on n'a pas le temps, pas la force, pas le courage, pas l'idée, pas l'argent. Pourtant, on n'est jamais aussi libre que quand le corps va bien : on oublie ça aussi.

À cette époque – l'action commence au mois de mars 2012 –, j'avais envoyé un manuscrit à des éditeurs (*le mien avait pris sa retraite*) (*comme si les éditeurs prenaient leur retraite*), et les réponses arrivaient les unes après les autres, refus classique, lettre type, gna gna gna.

Chaque courrier, comme si je me vidais de mon sang.

Métaphore.

Dans ce manuscrit refusé (PK50 ou *Le mensonge*, écrit entre 2010 et début 2012), page 31 de mon fichier A4, je parle d'un cœur ouvert. Le personnage (*Ingrid*) se rappelle d'une leçon de biologie appliquée, comme on faisait en 1979 dans les écoles primaires : un cœur de bœuf posé sur chaque bureau, il fallait observer. Inspiré d'un vrai souvenir, j'ai écrit ce passage fin 2011, quelque chose que j'ai rajouté après que l'ensemble du texte soit terminé. Je me souviens très bien du moment où j'ai écrit ces lignes, j'étais contente de moi, ça avait surgi d'on ne sait où, le territoire mystérieux, et ça m'avait plu, je trouvais parfait la trouvaille, cette scène allait très bien avec le personnage, avec la situation (*trois personnes passaient ensemble la nuit, hébergées en urgence dans une école à Lunel à cause de trains arrêtés, une vague d'attentats dans toute la France*) (*en 2011, je croyais avoir écrit un roman d'anticipation...*).

Donc il y a ce passage dans lequel je décris précisément le doigt qui s'enfonce dans l'aorte.

En avril-mai 2012, quand j'habitais dans le service de cardiologie, je pensais à ça tout le temps, à

mon doigt que j'avais glissé, sur les conseils de l'instituteur, à l'intérieur de l'aorte du cœur de bœuf.

Et quand les médecins – le clan au bout du lit – me disaient « valve aortique », je pensais à deux choses : à « chaotique » et au cœur de bœuf posé sur le bureau en classe de CM2, école primaire La Clairière, le gros cœur avec mon doigt enfilé dedans.

Chapitre 2 J'IGNORE : MON COEUR

avec : pain de mie, bar chez Fred, une clope, être immortel ?

Revenons au mois de mars 2012.

J'écrivais quotidiennement des choses dans un petit carnet.

Par exemple : « *Il y a quelque chose qui cloche* » à cause de cette apnée que me faisaient les refus des éditeurs.

Par exemple : « *J'ai l'impression d'exister de moins en moins* »

Dire que je pensais être en train de traverser une épreuve...

Plus loin dans le carnet : « *Je suis assise en terrasse chez Fred, au soleil, je sens un peu de chaleur sur mon visage. Pourtant j'ai envie de me cacher. Avec la tentation de tout réécrire. Je n'aurais pas dû envoyer le manuscrit. Je pense à mon père, le manque de lui devient plus précis.*

Cette chaleur est délicieuse, c'est celle qu'on vole à l'hiver.

Le jeune homme installé à la table à côté de moi dit à son copain : « Je suis tellement peaceful, mec... » Eux aussi, ils sont au soleil. Ils boivent des bières en plein après-midi.

Peaceful yeah. »

Ainsi de suite, le mois de mars se termine, on s'approche du 27, la date à laquelle ÇA commence officiellement.

Il devait faire doux ce matin-là : je me souviens exactement comment j'étais habillée et je n'avais pas de manteau. À cause de ce qui m'arrivait dans la tête et dans la parole, je suis venue au service des urgences de l'hôpital Saint-André. Vers 12h15, avant d'y entrer, j'ai fumé une cigarette que j'aurais dû apprécier davantage vu que c'était la dernière avant (*pour l'instant*) toujours. Le paquet de ce jour-là – à moitié plein – est resté longtemps dans mon sac, ensuite dans une boîte sur une étagère, et j'ai fini par les donner à Alex pour qu'il les fume. « Le tabac est sec », il m'a dit.

Les phénomènes qui m'ont perturbée toute la matinée sont tellement étranges qu'effectivement, je viens aux urgences mais pourtant, je ne me doute pas de tout ce qui m'attend ; je ne me doute pas qu'un lexique tout entier va me devenir familier ; le 27 mars à 12h15, malgré l'étrangeté de cette matinée, je suis encore du bon côté : j'ignore.

Dans le carnet encore, deux jours avant : « *Ce matin, au réveil, fulgurance, une sorte de prise de conscience ultra-précise : tout passe, donc, nous avons eu raison hier soir de prendre la vie ainsi. Il faut vivre ces légèretés, l'imbécilité de nos rires de morpions, danser en faisant des minaudages, eux que j'envie à rouler des pelles à quelques garçons charmants. Nous avons raison de ces fantaisies, car tout part. »*

Plus loin : « *D'où vient cette certitude que faire les sales gosses, c'est pour reculer le pire ?* » J'écris ces impressions le 25 mars.

Cette soirée, dont je parle dans le carnet, je m'en rappelle précisément à cause de cette décision pour rire : « ce soir, on fait comme si on était immortel ! » Pour nous, être immortel, signifie qu'on va danser et que ça nous rappellera un âge que nous n'avons plus et pourtant c'est un peu l'avoir encore ; pour une belle soirée d'immortels, il faut des gens très amis avec soi et les sourires

qui se passent de l'un à l'autre, la folie simple, une tête qui tourne, l'insouciance qui se repointe là sans qu'on n'ait rien demandé.

Le 26 mars, la veille des urgences, assises chez Fred (*habitude*), Ch. et moi, à l'heure du soir, les débuts du printemps, terrasse pleine, temps tellement doux, phrase (*deviendra culte*) de Ch. : « **Il fait beau, mais ça se complique.** » J'ajoute : « Oui, mais heureusement, on s'en sort toujours à la fin. » Dialogue de fin de journée quand on fait les bilans à notre façon : dédramatisons la situation...

On est resté tard, on a même écrit la fameuse phrase sur la table, avec le feutre blanc qu'utilise Fred pour noter sur les ardoises du bar. Je me souviens aussi, on s'est amusées du garçon qu'on surnommait Fenêtre (*parce qu'il se penchait à sa fenêtre pour regarder vers nous, vers le café*), il était près de nous, il avait son sac de courses posé à ses pieds et, dedans, un paquet de pain de mie sans croûte, et on se moquait de lui, on s'était toujours interrogé sur qui pouvait bien acheter cette incroyable chose qu'est du pain de mie sans croûte, et donc lui, voilà, on avait sous les yeux un consommateur du pain de mie le plus stupide du monde.

C'est troublant de se dire qu'à ce moment-là, on ne sait pas que le lendemain il y aura la bascule.

Et on rit.

Sans savoir.

Chapitre 3 PERSONNAGE PRINCIPAL : MONCOEUR avec : du sang, plus de sang du tout, un pompiste, être ou ne pas être ?

Ils sont venus bien plus tard les premiers rêves « sanglants ».

Je me demandais quand arriveraient ces images de l'opération, un spectacle auquel, pourrait-on dire, je n'ai pas assisté. Mais mon inconscient ?

Ça gicle.

Mon corps transmet enfin au cerveau de quoi m'informer sur ce qui a eu lieu. Des indices.

Ça baigne, ça bouillonne.

Ce sont les doigts de ma main qu'on recoud dans mon rêve. Une vraie boucherie.

Avec du sang bien rouge de film d'horreur.

Pourtant, quand on opère le cœur, c'est *exsangue*. Mot étrange.

Je ne l'avais jamais utilisé de ma vie, je pense même que je ne le comprenais pas exactement. On possède tout un vocabulaire comme ça qui est irréel, flottant, qui définit des choses qu'on sait sans savoir vraiment. Pour moi, le mot *exsangue* en était.

Hors sang : qu'est-ce ça peut bien vouloir signifier, hein ?

À part les cadavres...

Notre cœur est rouge, comme une viande. Un cœur *exsangue*, c'est un cœur vide, un cœur mort. Un cœur craie.

Pour l'opérer, on le détache de votre circuit sanguin, on l'assèche en quelque sorte, puis ensuite (*je l'ai lu dans le compte-rendu d'opération*) (*une sorte de PV ou de constat technique*) (*j'en reparlerai, c'est un récit unique en son genre, que j'aime beaucoup*) donc, quand le chirurgien a terminé ses réparations sur le cœur sorti de vous, pour vérifier qu'il n'y a pas de fuite, – le plombier et ses tuyaux –, on le remplit d'eau. Et puis, on *re-sangue*.

Le cœur reprend la belle couleur (*rouge vie, rouge passion, rouge feu, rouge amour, oui ce rouge-là, celui des symboles*) et le sang circule à nouveau dans votre corps.

Dans le compte-rendu, il est inscrit : « Temps d'ischémie total : 48 minutes »

Ischémie = Arrêt de la circulation sanguine dans une partie du corps ou un organe, qui prive les cellules d'apport d'oxygène.

Pendant 48 minutes, *moncœur exsangue*.

Pendant 48 minutes, je vis reliée à une machine, une pompe et son pilote, le pompiste. Il y a son nom dans les didascalies du compte-rendu, au même titre que le chirurgien et l'anesthésiste.

Quand je raconte cette précision du temps, il y a toujours quelqu'un pour réagir, enthousiaste et fasciné : « En fait, c'est dingue, tu as eu une vie artificielle pendant 48 minutes ! »

Oui.

Pendant 48 minutes, je ne bats pas.

Donc je ne vis pas.

De ce moment précis, et long tout de même pour un corps, je me suis interrogée : mon inconscient a-t-il veillé sur le dedans de moi, pendant que moi je n'étais pas là pour le faire ? Mon inconscient a enregistré une scène à laquelle je n'ai pas participé :

1- Que va-t-il en faire ?

2- Quels messages vais-je recevoir de ces 48 minutes où j'ai été, comme un triptyque ou une trinité en veille : un corps qui sommeille, un esprit qui sommeille et un cœur qui sommeille ?

Et ce matin-là, on est déjà plus d'un an après, à cause de ce premier rêve plongé dans l'hémoglobine, je me suis dit : « Ok, ça y est, le spectacle commence, mon inconscient entre en scène. Ça va envoyer ! »

chapitre 4 LE CERVEAU DE MON CŒUR

avec : un guichet, des menottes, un trou dans le mot, est-ce vous savez quel jour on est ?

J'ai brûlé des étapes.

Avant le cœur, il y a eu le cerveau.

Le 27 mars à 12h15, j'ai donc fumé la fameuse cigarette devant les Urgences. Il n'y avait pas d'attente au guichet, j'ai expliqué à l'infirmier : « depuis ce matin, quand je parle, ça fait comme des syllabes en moins, là ça va mieux, mais c'est bizarre, les blancs dans les phrases, vous voyez, peut-être que je suis folle mais vraiment quand je parle, ou quand j'écris, ça ne fait pas comme d'habitude, et vous voyez, quand même j'ai l'habitude d'écrire, et chercher ses mots ça ne fait pas comme ça, là je sais très bien quels mots je veux dire mais ça arrive autrement, peut-être que c'est rien, hein ? Juste de la fatigue... »

Je l'ai suivi gentiment, sans panique, parce que j'ai pensé que c'était pour une simple consultation.

Salle 3. En quelques minutes, des tas de questions, la perfusion, mes vêtements et mes chaussures dans un sac poubelle au fond d'un placard.

J'ai avec moi mon cahier et mon stylo. J'écris.

« Aux urgences !

Que m'est-il arrivé ce matin ? Je ne sais pas comment expliquer... je voyais ou plutôt j'avais la sensation du mot : c'était ce mot-là que je voulais écrire mais je ne pouvais pas l'écrire, je ne pouvais pas le prononcer. Toutes les syllabes se mélangeaient. Il en manquait.

Maintenant je suis là.

Quand j'étais venue voir mon père (c'était en mars aussi) (en mars 2010) il était dans la chambre 5, moi je suis dans la 3.

Je me souviens, j'avais pensé que c'était vraiment triste de finir sa vie dans des endroits aussi laids. Cette fois-là, il en était sorti. »

Le matin, il s'est passé essentiellement cet événement fondamental parmi d'autres symptômes plus subtiles : ma main et ma bouche se sont refusées à noter/à prononcer **DIS-TRI-BU-TION**. Je voulais, je savais, pourtant pas moyen. J'essayais d'écrire, comme quand on veut vérifier l'orthographe, mais j'écrivais **DI-TRI-TION**.

Ça donne une feuille de brouillon inquiétante...

Je me suis assise, la tête dans les mains.

À voix haute, j'ai dit : « Qu'est-ce qui m'arrive ? »

En littérature, une scène de ce type, l'intrusion du bizarre dans l'ordinaire, place illico le récit dans le genre « Fantastique » (exemple, *Le Horla de Maupassant*). Dans la vie réelle, c'est juste pas bon signe...

Ça a débuté paradoxalement comme ça : par le langage bousculé, par le mot qui manque.

Pour une histoire, c'est pas banal. Celle-ci commence par un trou.

Elle se poursuivra par quelque chose en trop. Et finira par une signature.

Une sorte de structure romanesque.

Depuis les urgences, on m'envoie passer des scanners. J'attends dans un couloir, assise avec deux flics et leur prisonnier, un grand type. Il est menotté.

Je passe un scanner à l'iode : mon premier trip.

Résultat : je change de lieu. On me déplace en ambulance.

CHU Pellegrin, service Neurologie.

On me branche des tas de fils, en plus de cette perfusion attachée à mon bras.

Inlassablement, on m'interroge : « Quel est votre nom ? Votre date de naissance ? Vous savez où nous sommes ? Quel jour on est ? Vous pouvez mettre votre doigt sur votre nez ? Vous voyez mes mains sur les côtés ? »

Je m'appelle. Je suis née. Hôpital Pellegrin. 27 mars. Il est 17h30. Oui, regardez comme je mets bien mon doigt sur mon nez, alors je peux m'en aller ?

En observation pour 48h dans une pièce délimitée en 4 box par des rideaux verts mal tirés, je suis à gauche en entrant. D'ici, je ne vois pas de fenêtre.

Je pense au livre de Sachs : « L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau ».

Tout s'est accéléré d'un seul coup.

Chapitre 5 TOUT MON CORPS SAUF MON CŒUR

avec : du plomb, des chaussons, une copine avec une pile, quand est-ce que je sors ?

Dans les box d'observation, les visites sont contraintes. Seulement une personne à la fois pendant un temps précis en fin d'après-midi. Vos visiteurs viennent avec des chaussons bleus aux pieds et des blouses.

Le 27 mars, c'est l'anniversaire de mon frère : le voilà assis au coin du lit d'hôpital. Bien joué soeurlette pour le cadeau.

Première nuit. Compliquée, bruyante, fatigue immense.

Cette nuit, vers 1h, ils ont amené un homme qui râle comme le faisait mon père, avec cette voix qui a du mal à sortir de la gorge, animal. J'entends dans ses cris les mêmes insatisfactions, cette exigence, cette plainte, qu'on s'occupe de lui, la douleur. Depuis qu'il est arrivé, il crie. À chaque fois, jusqu'à ce que quelqu'un vienne. Dans ma tête, je l'encourage.

Est-ce que je suis folle ?

En admettant que j'ai halluciné des symptômes, ces syllabes en moins, mais où suis-je allée chercher ça ?

Et pourquoi ?

Pour échapper à la réalité ?

Est-ce qu'on peut devenir trouillard à ce point-là ?

Je me crois encore coupable...

Amusant : ici en neurologie, face à l'irrationnel que je leur décris une fois encore, hésitante, un peu gênée, ils prennent un air sérieux et disent que, pour eux, ça a du sens. Et ils ajoutent : on va vérifier tout ça.

Pour vous vérifier donc, il y a les examens – la batterie – qui confirmeront.

AVC dans la zone de la vue et dans la zone du langage.

AVC. Encore un mot tiré du lexique abstrait. Le médecin m'explique les résultats, elle utilise bien le terme **AVC**.

Je l'ai eu.

Traversée de l'**AVC**.

28 mars, dans mon cahier, j'écris : « *AVIS AUX ÉCRIVAINS, aux grands, aux célèbres, aux illustres, vous n'avez qu'une petite part dans votre écriture, dans votre style ! La ZONE DU LANGAGE de votre cerveau FAIT et DÉFAIT votre littérature, vous n'êtes que les dépositaires de ce que votre cerveau choisit d'écrire !*

Voilà ce que je sais désormais. Et voilà qui devrait pouvoir résoudre immédiatement les questions de légitimité...

Tout ce que je vais écrire à partir de maintenant : des victoires au lieu d'être seulement des textes !

(je rature, je panique)

(je fumerai bien une cigarette...)

Je ne vois pas les autres malades, je les entends seulement. Des hommes vieux, qui s'expriment avec difficulté, je comprends qu'ils sont paralysés, on les lave, on les fait manger. Les filles (*les aides-soignantes, les infirmières*) leur parlent tendrement. Il y a aussi cette façon qu'elles ont de faire comme si aucun de nous n'était là dans cette grande pièce derrière nos rideaux verts, leur organisation d'abord.

Alex va venir. Je n'ai pas envie qu'il me voit dans cet environnement, avec tous ces fils qui me tiennent aux machines, cet endroit de neurologie. J'ai peur qu'avec cet air de maladie, il m'aime moins. C'est le début de l'apprentissage, la bataille avec soi et son image, et puis la faiblesse... Soudain, être faible et impuissant devant ceux qu'on protège d'habitude du mieux qu'on peut.

Je m'endors par morceaux, pourtant épuisée, je n'ai plus de force. **Ah si, j'ai intégré le protocole CLOSE SUJET JEUNE.** Ici, je suis jeune ! Enfin un truc sympa.

Examens en pagaille pour obtenir le diagnostic précis, la cause de l'AVC. Prises de sang ; IRM ; scanners (*avec ou sans iode*) (*avec iode, c'est celui où l'infirmière prévient avec sa voix sucrée « Vous allez ressentir une légère chaleur » alors qu'en réalité il s'agit de prendre feu, irradier c'est ça*) ; encéphalogramme avec le chewing-gum collé dans les cheveux et les lumières pointées dans les yeux (*là je pense à Vol au dessus d'un nid de coucou*) ; yeah la ponction lombaire ; radios diverses poumon-dents-sinus (*en tenue de plomb, genre chevalier*), doppler des jambes, attentes et voyages en lit dans les couloirs, allers-retours gratuits dans le paquebot-Tripode à votre service, m'ont patchée sans me demander mon avis, le paquet est toujours dans mon sac, j'attends juste une occas de sortie, une fois libre...

Bientôt 48 heures que ça dure.

C'est la première fois que je reste aussi longtemps dans un hôpital.

La première fois que des gens que j'aime s'assoient autour de moi, avec leurs blouses et leurs sourires bizarres, et quand ils repartent, je sais qu'il fait beau dehors, ils vont aller boire un verre en terrasse, je sais que la vie continue sans moi. C'est la première fois que j'éprouve ce sentiment – et c'est un peu apprendre à mourir – l'évidence que la vie continuera sans moi...

Je quitte le box, fin de l'observation. Je partage une chambre au 7ème étage avec une chouette vieille dame, Jeanne, que j'invite à ma table face à la fenêtre pour déjeuner. **On plaisante depuis notre palace avec vue sur la ville. Elle a 80 ans, on lui a posé un pacemaker il y a 20 ans, là elle aussi c'est l'AVC, elle en a eu des soucis mais elle rit, elle me tient la main. Ne vous inquiétez pas, elle dit doucement, ne vous inquiétez pas...**

Chapitre 6 LE FILM DE MON COEUR

avec : des larmes, de la bave, beaucoup de bave, mon dieu pourquoi on ne m'a pas endormie ?

Si on découpait l'événement au lieu de moi, on aurait fini la première partie, celle de l'AVC.

C'est donc un moment qui dure une semaine, pendant lequel je crois qu'on ne saura jamais pourquoi, on me demande d'arrêter deux trucs du cocktail dit explosif surtout après 40 ans, une semaine pendant laquelle je me dis que, sans explication précise, je vais avoir peur tous les matins, celle où je m'interroge au sujet de cette zone du langage, pourquoi cette zone-là dans mon cerveau et pas celle du bricolage ou du jardinage et donc, on m'explique que c'est parce que, dans cette zone précisément et celle de la vue, les vaisseaux sont les plus petits aussi explication simple : ça se bouche là d'abord. On tente de rassurer mon ego littéraire : « mais c'est justement parce que chez vous, cette zone est hyper-active que vous vous en êtes rendue compte. » Ouais.

C'était la semaine bizarre. J'ai eu un truc moyen-grave, comme ça, paf, one shot, je pense que je vais vivre désormais avec de la peur, juste de la peur, que c'est fini, qu'il y aura juste la peur que ça revienne mais la peur on apprend à la gérer, voilà.

Je n'ai pas fumé, contrairement à ce que j'avais prévu de faire. Tabac présenté comme le possible coupable : ça calme. Première fois depuis l'âge de 16 ans que je ne fume pas pendant 3 jours-4 jours-5 jours-etc je compte. Presque les heures.

Alex est reparti. J'ai dit : « C'est ok, ça va aller »

J'ai encore des examens à passer, mais oui, ça va aller. Il y a bien cette fatigue, et le matin quand j'ouvre les yeux, je vérifie, je regarde, je parle, j'écris une phrase. J'aurais pu perdre ça, tout ça... et si... et si.

Je reçois un mail de Claude C., avec un extrait de poème. Quand *DITRITION* m'est arrivé (*ou que DISTRIBUTION n'est pas arrivé*), j'étais en train d'écrire sur le mur pour l'exposition [Rosa Pink](#). Je lis les vers d'Emily Dickinson comme un résumé métaphorique de l'événement.

*“N'approche pas trop près de la Maison d'une Rose —
Les ravages d'une Brise
Ou les crues d'une Rosée
En alarment les Murs —
Ni n'essaie de lier le Papillon,
Ni ne franchis les Grilles de l'Extase —*

*Habiter le précaire
De la Joie est le gage —”*

Donc, il y aurait la première partie de la semaine de l'AVC.

Suivi de l'épisode, fondateur et traumatisant, de l'ETO.

Ensuite, l'histoire change de direction.

Mardi 3 avril – RDV à 9h15 au Service radiologie – Rez de chaussée – Hôpital Pellegrin.
Échographie Trans-Oesophagienne : E.T.O, ils disent.

Il faut avaler une caméra.

On m'avait prescrit un calmant et on m'avait fait signer deux pages d'informations : j'aurais dû

mieux lire, j'aurais dû me méfier.

On m'anesthésie la gorge à coup de cuillères d'une pâte immonde, j'avale comme une oie à gaver. Quand vous êtes prête, dit l'infirmière (*c'est-à-dire quand je n'éprouverai plus l'envie de vomir à l'approche du bâtonnet sur la langue, bien au fond*). Je crois que je suis prête : elle coince ma bouche avec un protège-dent.

Et j'avale moi-même une caméra installée au bout d'un long tube. Jusqu'au cœur.

Torture.

Panique.

Étouffement.

L'infirmière m'entoure de tout son corps, me parle, me rappelle ce qu'elle m'a expliqué juste avant : Respirations, lentes, concentrées. Sa main pour bouée de sauvetage. Je me concentre sur un petit bout de peau de sa main, que je caresse. Pendant ce temps, la radiologue inspecte mon corps, intrusion impensable, le nez coule, les yeux, la bave.

Un instant, une folie me prend, une panique, je crois que cela ne s'arrêtera jamais. La torture doit ressembler à ça, à l'éternité d'une situation invivable, un calvaire physique mais si cette douleur disparaît tu seras mort, alors tu supportes l'insupportable. Si au lieu d'être un radiologue, cette femme était un ennemi, sans compassion, sans le minuscule bout de peau de l'infirmière à caresser, si l'objectif de cette femme était seulement d'avoir ma peau et ma parole... je pardonne à ceux qui ont avoué, à ceux qui ont sauté par des fenêtres pour en finir plutôt que de recommencer l'épreuve.

Au bout du quart d'heure d'épouvante, verdict annoncé d'une voix banale : « Il y a deux tumeurs bénignes sur votre cœur, il va falloir les enlever. J'appelle immédiatement Haut-Lévèque pour vous réserver une chambre pour jeudi. Ça va aller ? »

Je lui réponds : Non.

« Non, Pas trop. Ca va pas trop aller. Là, vous êtes en train de me dire que je me fais opérer le cœur, dans deux jours... alors non, non, ça va pas trop. »

Et je pleure.

Je ne peux plus m'arrêter de pleurer.

On m'aide à rejoindre ma mère dans le hall de l'hôpital, je pleure, je la vois et je lui dis : « C'est pas grave mais c'est grave quand même. » Je pleure, je veux qu'elle vienne écouter cette histoire que raconte la radiologue avec les tumeurs bénignes et mon cœur, parce que moi je ne pourrais pas retenir, je lui dis, je vais pas me rappeler de ce qu'il faut faire. Et je pleure, je pleure.

Depuis quand n'avais-je pas pleuré ainsi ?

Avais-je déjà pleuré autant dans ma vie ?

Ma mère (*en première ligne ce matin-là*) dit que c'est la première fois qu'elle me voit pleurer comme ça.

J'ai pensé : voilà, ça continue, l'engrenage, ça va être de pire en pire, ça bascule.

Et puis il faut le dire aux autres. Alex : au téléphone, je n'arrive pas à retenir les sanglots. Antoine mon fils, plus tard, j'attends : j'ai repris mon sang-froid, on plaisante. Mon frère reste avec nous deux pour dîner : on arrive à rire.

Le soir, dans mon lit, je me demande si cette histoire est bien réelle. Et je pleure encore.

**Voilà, à partir de là, on va changer de service.
En cardiologie, c'est plus tranquille qu'en neurologie.**

Avant l'opération, un répit : et j'arrête ponctuellement de chialer à cause d'un médecin qui annonce des trucs impossibles à croire.

Chapitre 7 LES MATINALES DE MONCOEUR

avec : des ouvriers lorrains, ma nouvelle maison, des valves, pourquoi moi ?

Jeudi 5 avril – Haut-Lévèque – Service Cardiologie – Chambre 436.

Premier matin. Voilà, j'y suis.

J'apprends les rituels. 9h, et déjà tout le randam terminé. Tension, prise de sang, électrocardiogramme, température.

L'objectif de ma présence (*dans un premier temps*) est de savoir d'où me viennent ces tumeurs bénignes mais mal placées qui risquent en se détachant – ou des morceaux – de recommencer leur trajet : directement au cerveau. Pour l'instant, le reste est flou. Pour l'opération du coeur, les précisions, je ne sais pas encore...

Je n'ai même pas imaginé une seconde qu'il s'agisse de ça, le cœur ouvert, je n'y pense pas.

Sur mon lit, j'attends la suite du programme.

J'écoute la radio via mon téléphone. [Les ouvriers de l'usine de Gandrange](#) viennent de finir leur marche sur Paris depuis la Lorraine, ils sont heureux de leur défi réussi, et surtout du soutien rencontré sur leur route. Ému, l'ouvrier-marcheur-futur chômeur déclare : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». Les encouragements reçus, tous les gens au long des 300 kilomètres, cette solidarité, il ajoute : « Ça n'a pas de prix ».

Ça n'a pas de prix... Toute l'explication, l'écart, est là, contenue dans cette phrase. Ils (on) mettent (met) de la valeur aux sentiments d'espérance et d'amitié, à la chaleur humaine. En face d'eux (nous), qui ferment les usines, ceux pour qui tout a un coût. Leur enthousiasme fait mal à entendre.

Explication limpide de l'AVC : des petits bouts de ces tumeurs bénignes installées dans le cœur (*des fibroélastomes*) (*sorte de masses gélatineuses*) qui se défont, et montent et se coincent dans le cerveau. On les enlève et on est tranquille. CQFD.

Pour l'instant, les endroits dont on me parle, je ne sais pas où ils sont. Nulle en géographie intérieure (*aussi*). Je crois que Colmar est en Bretagne donc la valve mitrale (*je pense à migale*), je ne sais pas. Quant à la valve aortique... l'aorte est une veine essentielle, la plus grosse je crois, un axe principal, cette valve doit être un portail. Les tumeurs sont posées là, sur les deux valves.

Normalement, j'aurais dû comprendre tout de suite que pour enlever ces gélatines inutiles et dangereuses, le chirurgien ne passerait ni par mes oreilles, ni par mes narines. Mais, vu qu'on est entré carrément avec une caméra dans mon corps, vu que je ne savais rien de ces valves et de leur position exacte... et sûrement, l'esprit, volontairement, regarde ailleurs quelquefois.

C'est donc dans cette chambre 436, et dans les jours qui suivent, que je vais passer de l'idée vague et effrayante d'être opérée du cœur à la certitude vertigineuse et affolante d'être opérée à cœur – ouvert.

Je reste à l'hôpital à cause des quantités d'exams qu'il faut faire pour trouver une raison à ce truc que j'ai poussé là, c'est pour ça qu'on me garde.

Un matin d'après, le rituel fini, je suis dans une salle d'attente. Je vais bien, je m'habille normalement, je suis normale, juste fatiguée, mais je ne souffre pas, ma vie pourrait continuer, j'attends donc, je regarde les affiches sur les murs, celle du cœur, un schéma, je cherche, c'est où alors cette valve ?

Je commence à comprendre...

Forcément, vu que c'est à l'intérieur du cœur à l'intérieur du corps à l'intérieur de moi, forcément ils ouvrent quelque part. Le cheminement vers la réalité des faits se construit comme ça, par bribes.

Parfois, cette histoire qui m'est arrivée me passionne. C'est un récit que je pourrais dérouler sans fin, à qui veut, comme on fait le récit des morts, le récit des accidents, le récit des manques et des chocs. Certains se taisent. D'autres – j'en suis – ont le besoin de décrire, de raconter. Organiser le conte : pour se souvenir ou pour mettre en dehors de soi.

Paradoxe : Au moment où on voudrait ne parler que de ça (*puisque'on ne vit que ça*), les gens vous disent : « Maintenant il faut oublier ». Ils vous disent : « Tu dois passer à autre chose ». Je commence à peine, trois ans après, à passer à autre chose. (*mais je suis en train d'écrire sur ça*). **Passer à autre chose, comme il suffirait de déménager pour oublier son chagrin d'amour. Comme si on était des décideurs.**

Les gens m'ont dit aussi : il y aura un AVANT et un APRÈS. Les prophéties des sentences. Les évidences. Cette phrase m'a terrorisée jusqu'au réveil post-opératoire, jusqu'à ce que le APRÈS devienne le présent. Je m'inquiétais : Qui allais-je devenir ? **En quoi allais-je me transformer ?** J'avais déjà mes soucis d'identité, de légitimité, de complexité, et j'allais devenir une autre ? Une autre que je n'aurais pas choisie, une autre qui allait se fabriquer pendant mon sommeil, une autre que je ne connaissais même pas...

Encore certains matins, aujourd'hui, je me réveille en ayant peur. Depuis mon lit, au bord d'un ravin. Ça dure de moins en moins longtemps. Ça devient furtif.

Samedi 7 avril 2012 – Haut-Lévêque – Chambre 436

Il est possible que je sorte tout à l'heure pour revenir mardi. Comme au pensionnat, j'ai le droit si je suis sage de rentrer chez moi le week-end, une perm ! Je laisse mes affaires dans la chambre, c'est la mienne. Pas sûre que ça soit bon signe d'avoir sa chambre réservée ici.

Hier, le médecin, est venu me voir deux fois : la première fois, je n'ai rien retenu, rien compris, seulement quelques mots. La panique en suivant, tout l'après-midi.

La deuxième fois (le soir), j'ai demandé qu'il revienne. Il était plus clair et rassurant.

À présent, je veux bien le croire, et comme lui : « être étonné si on avait à faire avec ces hypothèses-là... » (= *les pires*) (*c'est cet inventaire désastreux énuméré à toute vitesse qui m'a gâché tout mon après-midi*)

Ce samedi matin, j'écris dans mon cahier pour faire ma gymnastique de la tête et vérifier que j'ai bien en ma possession mes syllabes.

Le médecin m'a expliqué que je pourrais – juste pas de bol – être un cas, c'est rare, ça arrive, il y en a quelques-uns par an comme vous, deux ou trois ici, avec ce truc qui a poussé, qui a priori ne grandirait pas davantage, mais c'est une menace. La gélatine fixée aux parois se détachera peut-être, ou pas, demain ou jamais, un morceau, en entier ? Il faut l'enlever. Assez vite même. Au cas où.

Je pense à l'héroïne dans L'Écume des jours, celle qui a des nénuphars qui poussent dans les poumons.

Je suis à l'hôpital en cardiologie, avec une plante carnivore au niveau du cœur, une plante qui se déplace, comme un mollusque qui se colle de parois en vaisseaux, avant d'atteindre mon cerveau et d'y rester pour toujours.

La vie nous fait vraiment vivre n'importe quoi.

Chapitre 8 / J'ATTENDS : MONCOEUR

avec : des pansements, des masses, des mots, mais qui écrit tout ça ?

Extraits de mon Journal de bord – à bord de quoi ? (*mais embarquée, c'est certain.*)

Mardi 10 avril – Haut-Lévêque – Chambre 436

Il est 10h, je suis prête : petit-déjeuner, douchée, habillée, je range trois affaires autour de moi. Mon électrocardiogramme portatif est rebranché, 4 fils jusqu'au sac. Je vis avec ce nouvel accessoire. Les pansements sur le torse et le ventre retiennent les ventouses. Allergique à la colle des pansements, je débute ma collection de traces sur le corps. Dehors, le grand ciel, un peu de soleil, les nuages arrivent, noirs.

Vie spartiate. J'y prends un léger plaisir, tout est calme dans ce service, je vois l'horizon très loin depuis mon quatrième étage, je n'ai soudain plus aucune responsabilité, je ne souffre pas, et je ne suis pas obligée de vivre complètement en chemise de nuit : une sorte de résidence d'auteur (sourire).

J'ai donc le cœur envahi.

Tout ressemble à des titres de livres depuis 15 jours !

Amusant.

Surtout, maintenant que je sais que je n'écris plus seule.

Mon cerveau est davantage qu'un compagnon, ou qu'un instrument, puisqu'il écrit – autonome – des choses, à sa façon chaotique, une syllabe sur deux, des lettres en moins ou plusieurs à la fois (*DITRITION, désormais ce mot existe, c'est même un mot essentiel dans mon lexique personnel et je n'y suis pour rien*), et cette collusion de syllabes que lui seul maîtrise est une forme de langage, avec sa propre liberté d'invention.

Je n'ai rien décidé dans ce choix formel et esthétique : mon cerveau a son propre style !

L'expérience a été courte, mais j'ai entrevu – et pratiqué – une autre sorte de langue, une langue enfermante, qui vous clôture en vous-même, une langue qui ne sert plus la communication, une langue qui ne veut pas s'ouvrir à l'autre et qui, au contraire, vous rend seul et unique récepteur du message codé. **Moi, je comprenais parfaitement cette langue venue de là-haut, de mon cerveau, je savais que DITRITION signifiait DISTRIBUTION, mais je ne pouvais plus le signifier aux autres : je leur disais donc autre chose que ce que je me disais à moi.**

(*Comme un mensonge ?*)

Les médecins appellent ce phénomène un trouble du langage.

La langue qui vous rétrécit. Les mots comme des murs au lieu de fenêtres et de portes.

La clôture sur sa propre pensée : l'expérience monstrueuse du monologue. (*titre de livre !*)

Mercredi 11 avril 2012 – Haut-Lévêque chambre 436

Hier soir, j'ai eu la confirmation que mon opération du cœur aura lieu dans les semaines qui viennent.

Il manque encore des informations, nécessaires pour l'opération.

Mais, c'est sûr : à cœur ouvert, là, bientôt.

J'essaie de visualiser quelque chose de ce futur : le réveil après l'opération, la douleur, les contraintes, la cicatrice... J'évite de penser à l'opération en soi.

L'opération en soi. Titre de livre.

Quotidien d'hôpital : je m'adapte à ce rythme, à ce calme, et mes visites telles les dames aux camélias.

Il faut que je demande aux médecins à quoi ressemblent ces masses (*ils appellent masses ce que la radiologue appelait tumeurs qui techniquement se nomment des fibroélastomes*) fixées – mais pourquoi ? – sur les valves de mon cœur.

Interlude : le professeur et ses étudiants sont entrés dans ma chambre. Là encore, il s'agit de langage. Le leur est mystérieux, ils le parlent entre eux couramment. En sortant, le professeur me dit, très sûr de lui : « Vous aurez plus de peur que de mal. » Encore un titre de livre, j'avais pensé.

Vendredi 13 avril 2012 – Haut-Lévêque chambre 436

Hier, je n'ai pas écrit. La succession d'examens : de 9h à 15h. Le corps malmené, la répétition des gestes et des procédures. Et des attentes.

Je fais partie désormais d'une tribu triste. Nous avons ces regards des hommes en sursis.

Nous les échangeons dans les couloirs, que nous soyons assis, couchés, poussés sur des fauteuils ou des lits.

J'avais aperçu chez mon père cette solitude du malade, cette absolue solitude du corps. C'est dans cet état – ce territoire – que, la mort dans l'âme, j'entre peu à peu.

Succession d'instant : on vous manipule, on vous pique, vous demande de prendre des positions plié – côté gauche – côté droit – respirez – ne respirez plus – allongez les bras – ne bougez plus – calmez vous – respirez – concentrez-vous sur la respiration – soufflez vite-fort-doucement- reprenez. **Le corps, lassé au fur et à mesure des assauts ; nerveux, un corps qui se métamorphose en animal blessé, un peu plus au fil des jours.**

Je rencontre les « guides » de l'hôpital. Ils vous indiquent comment passer l'examen, comment souffler, comment vous déplacer, ils vous encouragent fortement à l'obéissance. **Ils ont souvent, dans leurs répliques mécaniques, une intention bienveillante** qui, alors qu'on sait qu'ils ne font qu'appliquer une procédure aimable, nous touche, nous enveloppe, nous ré-humanise. Cela dure quelques secondes à peine. On ne peut même pas parler d'un lien, ni d'un échange. Et je me sens comme un mendiant, remplie littéralement par des aumônes amicales, cherchant le contact, un léger contact, trois mots, un sourire, et la phrase merveilleuse et officielle : « **Voilà. C'est fini Madame Poirier** ».

Épreuve suivante. Un autre trajet, un autre guide, d'autres mains qui vous attrapent, la peur de l'examen, la panique du diagnostic, et puis « Voilà, Madame Poirier, c'est fini... » (*Si seulement*)

Aujourd'hui, en 2015, trois ans après.

Parfois, comme ce matin, je sens la cicatrice, les sutures – on dirait un mot latin comme les titres des versions que je traduisais à l'école : De Sutura –.

Est-ce que ce sont les sutures des os ou de la peau ou du muscle du cœur ?

Ça fait comme un mouvement de resserrement, quelque chose qui tire vers l'intérieur.

Souvent encore, je le sens aussi dans le dos : une pointe dans le couloir de la colonne vertébrale.

Me revient, intact, le plaisir physique du massage de l'infirmière. Quand elle me déplaçait, à peine sur le côté, à peine, surtout rester soudée.

Ces jours post-opératoires où la seule obsession sera de rester un Tout.

Les mains fraîches et l'eau de cologne. Le dos qui se décontractait un peu. Ces positions figées gardées longtemps génèrent des douleurs précises. (*Mais, peut-être qu'au bout de plusieurs années, on ne sent plus rien ?*)

J'ai écrit « *soudée* ». Cette image de mon buste coupé en deux, ouvert largement pour permettre le

travail précis du chirurgien, que le cœur soit sorti du corps, posé à côté de moi. *Déposé, je crois qu'on dit en mécanique, quand on sort, du moteur, une pièce.*

Le 13 avril, l'opération devait avoir lieu « sûrement la semaine prochaine ». J'étais à la fois sans inquiétude et apeurée.

Finalement, il y aura un suspense, on repoussera, on ne me donnera pas de date précise. Le chirurgien et son emploi du temps.

Mais j'avais eu le droit de sortir pour mon deuxième week-end : d'après eux, j'étais sage...

(« D'après eux, j'étais sage » : chute-titre)